



Comptes rendus / Book Reviews

Ruwen OGIEN, *L'éthique aujourd'hui, Maximalistes et minimalistes*, Paris : Gallimard, Folio, Essais, 2007.

Paradoxalement, la révolution sexuelle s'est accompagnée d'une criminalisation du sexe. Partant de ce constat, Ruwen Ogien dénonce l'excès de morale dans l'éthique d'aujourd'hui, excès inspiré d'Aristote et de Kant. Il prêche pour un minimalisme éthique fondé sur la base du principe Millien de non-nuisance à autrui.

Il commence par les devoirs envers soi-même avec Kant, en prenant l'exemple de la masturbation considérée comme un crime contre la nature, plus grave que le suicide ! Ce crime contre la nature, non pratiqué par les animaux, avilit la personne. L'auteur élargit la critique aux théories qui accordent une valeur morale à soi-même.

Il en est de même de la morale pour les autres. Elle est faite, pour Nagel, d'un principe négatif (ne pas nuire à autrui) et d'un principe positif d'égale considération ; mais, les parents ont pour souci de ne pas nuire à leurs enfants sans leur apporter pour autant une égale considération. La morale pour les autres est celle de l'Etat et de sa majorité, elle triomphe dans l'interdiction par exemple de la sodomie, de ce qui a rapport à l'homosexualité ou à l'auto prostitution. Cette interdiction peut se faire en référence à une société donnée (moralistes) ou sans référence à une société particulière (paternalistes), par exemple, au nom de la dignité humaine. Il faut donc éviter le moralisme d'Etat et le paternalisme d'Etat. Ogien pousse la typologie jusqu'à distinguer un paternalisme fort (par rapport à toute personne sans qu'elle l'ait demandé) et faible (personnes en difficulté), selon la distinction de Dürkheim entre paternalisme diffus ou organisé par des lois.

L'impartialité est nécessaire, mais pas suffisante : dois-je m'interdire d'aider les plus proches ? Dois-je sauver un inconnu plutôt que ma propre sœur ? Traiter les autres de façon similaire en Mal, est-ce une impartialité correcte ? En définitive, Ogien propose trois principes d'éthique minimale (considération égale, neutralité, intervention limitée aux cas de torts flagrants à autrui) qu'il aménage par la suite. Il différencie son minimalisme moral du minimalisme politique.

Admettons cependant que les personnes soient atteintes de maximalisme moral, doivent-elles changer à l'aide des philosophes ? Les économistes, à la suite des philosophes radicaux, ont essayé de postuler une économie sans morale ; ce minimalisme (sinon ce désert moral) a éloigné leur discipline d'une réalité morale inhérente à l'oïkos. Enfin, les

populations habituellement exploitées (travailleurs, femmes, immigrés) pourront bientôt savourer les nouvelles libertés de leurs maîtres...

François-Régis Mahieu
Professeur émérite
Université de Versailles Saint Quentin

Bernard Laurent, *L'enseignement social de l'église et l'économie de marché*, Paris : Parole et Silence, 2007, 367 pages

Disons le d'emblée : l'ouvrage de Bernard Laurent constituera certainement une référence incontournable sur le sujet. Il ne se limite pas à une lecture rigoureuse des encycliques, bien qu'il propose une lecture chronologique très rigoureuse, il y ajoute aussi une véritable thèse sur le rôle de ces encycliques. Sa thèse est la suivante : « La doctrine sociale doit être lue non comme l'énoncé de grands principes moraux qui viseraient à aider les chrétiens à cheminer du mieux possible dans la société moderne, que le Concile Vatican II (1962-1965) aurait fini par accepter, mais bien plutôt comme la revendication avancée par les papes de voir l'Eglise exercer une influence, fût-elle indirecte, sur la sphère temporelle » (p.38).

Il qualifie sa thèse de lecture intransigeante et s'opposant en cela à trois lectures alternatives. Une première lecture « libérale » défendrait la proximité entre le discours social de l'Eglise et les idées du libéralisme économique. Cette lecture n'est selon l'auteur pas suffisamment minutieuse et très partisane. Une seconde lecture « pédagogique » vise à voir dans les encycliques des textes destinés à guider les chrétiens dans leurs choix. Une troisième lecture « académique » rigoureuse appuie l'hostilité du magistère à l'encontre du libéralisme.

L'auteur offre une lecture très différente. Il voit dans les encycliques l'expression du catholicisme intransigeant. Ces encycliques rejetant l'anthropologie de l'homme moderne issue du siècle des lumières, développe son idéologie, son système de pensée propre, très largement ancrée dans la doctrine thomiste. Ce rejet de l'anthropologie de l'homme moderne est appuyée par une lecture « complaisante » des faits économiques et sociaux qui plutôt que de fournir un argumentaire en faveur ou contre le libéralisme vise essentiellement à faire aboutir la pensée sur l'impasse de la société moderne où l'homme n'est guidée que par son intérêt personnel et pécuniaire. Cette impasse ouvre alors la voie à l'importance de la dimension spirituelle. Comme le note l'auteur « Elle (l'Eglise) n'a jamais renoncé, non seulement à favoriser le perfectionnisme moral des hommes, mais également à restaurer un univers intellectuel chrétien, avec plus ou moins d'énergie, selon la place et l'audience de l'Eglise dans la société » (p.38-39).

La thèse est défendue magistralement par une double lecture. D'abord dans la première partie, une lecture de l'opposition des systèmes idéologiques. Puis dans la seconde partie, par une lecture chronologique des encycliques qui vient confirmer la thèse de l'intransigeance avancée dans la première partie.

Cet ouvrage propose une thèse originale et d'une grande clarté. Il devrait devenir une référence pour les spécialistes du sujet, mais aussi pour tous ceux soucieux de comprendre les discours qui leurs sont offerts sur le marché des idées.

Jérôme Ballet
Université de Versailles Saint Quentin en Yvelines